

Vincent Terrien

VIS SANS CRAINTE, C'EST ENCORE MIEUX APRÈS

L'expérience d'un homme cartésien
guidé par son père depuis l'au-delà

JouVence

Également aux Éditions Jouvence

Le Soleil de l'après-vie, Amandine Adnot

Comment trouver son chemin spirituel, Pierre Pradervand

Conversations magiques avec nos guides,

Lee Harris et Dianna Edwards

Notre cœur sait qu'un monde plus beau est possible,

Charles Eisenstein

Éditions Jouvence

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève, Suisse

Site Internet: **www.editions-jouvence.com**

E-mail: info@editions-jouvence.com

Catalogue gratuit sur simple demande.

© Éditions Jouvence, 2025

ISBN: 978-2-88953-971-0

Correction: La Machine à mots

Couverture: Aude Blin des Éditions Jouvence

Mise en pages: Valérie Boukobza

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| Chapitre 1 • Comment tout a commencé | 9 |
| Chapitre 2 • Une enfance bourgeoise à Orléans. | 17 |
| Chapitre 3 • « Prends ton ordinateur et écris ! »..... | 35 |
| Chapitre 4 • De très mauvais moments. | 39 |
| Chapitre 5 • Tout entendre..... | 43 |
| Chapitre 6 • Magie du « jeu » | 53 |
| Chapitre 7 • Le doute s'estompe. | 69 |
| Chapitre 8 • Merci pour le cadeau..... | 73 |
| Chapitre 9 • Je vais l'épouser | 77 |
| Chapitre 10 • Une clarification indispensable | 93 |
| Chapitre 11 • Transparence totale | 99 |
| Chapitre 12 • Le grand pardon..... | 107 |
| Chapitre 13 • Apaisement..... | 127 |
| Chapitre 14 • Ni bons, ni mauvais côtés | 149 |

| | |
|--|-----|
| Chapitre 15 • Quelques jours plus tard | 153 |
| Chapitre 16 • Huit mois plus tard | 155 |
| Chapitre 17 • Dernière conversation | 163 |
| Épilogue | 165 |
| Remerciements | 169 |

CHAPITRE 1

COMMENT TOUT A COMMENCÉ

« Je ne suis pas satisfait du tout. L'organisation de mes obsèques n'est pas conforme à ce que je t'avais demandé sur la liste de mes dernières volontés. »

Il est 3 heures du matin et je viens d'être brusquement réveillé par la voix de mon père. Je me redresse d'un coup et m'assois dans mon lit. Je suis en sueur. Mon père est décédé depuis trois jours... J'ai forcément rêvé. Je me frotte les yeux et je vérifie tout de même : je suis bien seul dans ma chambre... Je ne veux pas croire ce que je viens d'entendre. Cependant cette façon de s'exprimer, cette intonation... Mon père repose sur son lit de mort à l'autre bout de Paris, mais a semblé me parler comme s'il était vivant et présent dans ma chambre. C'est évidemment tout à fait impossible. Et pourtant je sens, au plus profond de moi, qu'il n'y a pas l'ombre d'un doute...

« Je veux que, dès demain matin, à la première heure, tu ailles voir le curé de la paroisse Saint-François-Xavier et qu'il trouve quelqu'un pour célébrer ma messe d'enterrement. Il n'est pas question que ce soit mon frère qui officie ! »

Cette fois je suis figé. Je n'ose même plus tourner la tête pour vérifier s'il n'est pas là, présent dans ma chambre. La perspective sidérante de me retrouver brusquement en face de mon père « revenu d'entre les morts » me glace. C'est complètement dingue !

Il faut dire que nous avons vécu hier soir dimanche avec ma sœur aînée, son mari général et mon oncle curé, une

séance tendue dans l'appartement paternel parisien de l'avenue de Breteuil. Nous nous étions réunis afin de mettre au point l'organisation des obsèques de mon père. Je savais, ils ne savaient pas. Dans le dossier que mon père m'avait confié figurait en effet une feuille sur laquelle étaient clairement détaillées ses dernières volontés. Mon père précisait en particulier la façon dont devait être organisée sa messe d'enterrement et, surtout, par qui il voulait qu'elle soit célébrée. Je me doutais évidemment que cette demande allait poser problème puisqu'il avait désigné un autre que mon oncle, son frère curé, pour cette ultime célébration...

Nous avons donc abordé tous les quatre les différents aspects de la préparation des obsèques jusqu'au moment où ma sœur a demandé à mon oncle ce qu'il prévoyait pour la messe.

Deux options s'offraient à moi : ignorer les volontés de mon père ou mettre immédiatement les pieds dans le plat. Je n'ai pas eu le temps d'hésiter. C'est un peu comme si j'avais été poussé à prendre la parole :

« Notre père a laissé des instructions..., ai-je commencé.

– Ah bon ? a simplement répliqué ma sœur tandis que mon oncle se redressait dans son fauteuil et semblait chercher une posture adaptée à ce qu'il pressentait devoir bientôt entendre.

– Notre père a indiqué qu'il souhaitait la présence d'une chorale (je gagnais du temps) et a précisé le nom du chef de chœur que nous devons contacter.

– Je n'y vois pas d'inconvénient, a lancé mon oncle.
Et c'est qui ?

J'ai annoncé son nom et me suis proposé pour le contacter. Maintenant le moment était venu, je ne pouvais plus reculer...

– Notre père a aussi spécifié... le nom de la personne qu'il souhaitait pour célébrer sa messe.

– Comment cela ? a répliqué ma sœur.

– Je vais chercher le document, ce sera plus simple... »

L'ambiance dans le salon est brusquement devenue glaciale. Je me suis levé et me suis dirigé vers le bureau situé juste à côté. J'ai pris volontairement mon temps afin de rassembler toute mon énergie pour affronter ce qui allait suivre.

Et je suis revenu dans le salon.

« Voici le document ! Si vous voulez, je vais vous le lire... »

Lorsque j'ai évoqué le nom d'un moine inconnu de tous que mon père sollicitait pour sa dernière messe, j'ai vu le visage de mon oncle se décomposer.

– Puisqu'il est précisé où il vit, appelons tout de suite ce moine », a suggéré ma sœur. C'est ce que nous avons fait. Installé dans un monastère du sud de la France, le moine a immédiatement décroché. À en juger par sa voix tremblotante, il semblait évident que nous n'étions pas en relation avec un moinillon issu de la dernière couvée.

« Je suis évidemment sensible à votre demande, cependant mon âge et ma santé ne me permettent plus de me déplacer », nous a-t-il répondu en substance.

J'ai jeté un coup d'œil à mon oncle dont le visage reprenait brusquement des couleurs. La messe était dite. Nul autre n'était dorénavant mieux placé que lui pour célébrer les obsèques de son frère. De mon côté, j'avais fait le nécessaire pour tenter de respecter la volonté de mon père et, bien qu'il ait quitté ce monde fâché avec son frère, je ne voyais aucune raison valable pour m'opposer à ce que mon oncle puisse satisfaire son intense désir d'être le maître de cérémonie.

J'ignorais évidemment à cet instant que mon père ne partageait pas du tout cette vision des choses et qu'il allait me réveiller dans la nuit même pour me le dire !

Nuit de dimanche à lundi

Je suis toujours figé assis dans mon lit. Il n'est évidemment pas question de satisfaire à l'exigence post mortem de mon père. Il y a un bon moment que j'ai décidé de ne plus céder à ses injonctions autoritaires. Et ce n'est pas aujourd'hui, alors qu'il a quitté ce monde, que je vais changer de comportement vis-à-vis de lui. Je me dis que j'ai eu une hallucination, voilà tout. Je me souviens parfaitement avoir regardé l'heure. Il était un peu plus de 3 h 30. Je décidais de

me recoucher pour tenter de profiter de quelques heures de sommeil supplémentaires.

Mais cela n'a pas raté ! Je me suis brusquement réveillé à 7 heures pétantes avec un ordre clair comme de l'eau de roche : « Tu vas à Saint-François-Xavier ! » C'était tout à fait absurde. J'ai résisté quelques instants. Cependant, la paroisse n'étant qu'à une vingtaine de minutes de mon domicile, je me suis finalement dit que je pouvais prendre le risque de perdre un peu de mon temps... Un lundi à la première heure, il y avait de toute façon fort peu de chance que j'y trouve le moindre curé puisque c'était habituellement pour les prêtres un jour de repos après un week-end occupé à célébrer. Je devais juste en avoir le cœur net, ce qui me permettrait du même coup d'en finir une bonne fois pour toutes avec les hallucinations de la nuit passée.

Je me suis donc présenté au presbytère vers 8 h 30. Je me souviens encore du visage étonné de la femme en charge de l'accueil lorsque je lui ai dit que je souhaitais parler au curé de la paroisse. Mais ce n'était rien comparé à la sidération qui allait s'emparer quelques instants plus tard de ce même visage lorsqu'au moment même où elle achevait de m'informer qu'il n'y avait aucune chance pour que je trouve le moindre curé ici un lundi matin, le digne représentant de Saint-François-Xavier fit son apparition dans le hall. J'ai songé à cet instant que mon hallucination nocturne n'en était peut-être pas

une : mon père décédé m'avait probablement parlé pendant la nuit... Je me suis immédiatement dirigé vers le curé.

« Puis-je m'entretenir avec vous quelques instants ? C'est au sujet de la messe d'obsèques de mon père qui doit avoir lieu dans votre paroisse... »

J'ai quitté une vingtaine de minutes plus tard le presbytère avec la garantie qu'un prêtre allait me contacter rapidement pour préparer les quelques mots qu'il devait prononcer au sujet de mon père lors de la célébration. Le responsable de Saint-François-Xavier s'était engagé pour sa part à entrer lui-même en contact avec mon oncle afin de le prévenir qu'un autre que lui serait aux commandes. Il était bien entendu que mon oncle pourrait évidemment, s'il le souhaitait, être présent à l'autel, mais en retrait... Une fois de plus comme à son habitude, mais cette fois de son lit de mort, mon père avait réussi à avoir le dernier mot.

CHAPITRE 2

UNE ENFANCE BOURGEOISE À ORLÉANS...

Années 1960-1970

Aussi loin que je me souviene, j'ai toujours eu le sentiment d'être né dans un monde qui n'était pas fait pour moi. Il me semblait avoir été propulsé sur terre comme au cœur d'une vaste comédie. J'ai 7 ans, l'âge de raison dit-on, et je suis un enfant que l'on peut qualifier de « solitaire ». Je me tiens à distance de la vie et j'observe...

Certes, j'aurais pu beaucoup plus mal tomber et je n'ai *a priori* aucune raison de me plaindre. Je suis né dans ce qu'on appelle une « bonne famille », bourgeoise en l'occurrence. Nous vivons dans une grande et belle maison à Orléans. Elle est dotée, ce qui est assez exceptionnel pour le centre-ville, d'un très grand jardin. Ce logement de fonction, mon père en a bénéficié dès qu'il a pris la direction de la principale usine de la ville. Mille cinq cents ouvriers et une brochette de cadres sont sous ses ordres. C'est un jeune directeur général prometteur. Il bosse beaucoup et il aime cela. Dans les premières années, ses semaines de travail débutent le lundi à l'aube et se terminent le dimanche matin à 11 heures. L'heure à laquelle la bonne société catholique d'Orléans se retrouve pour la grand-messe hebdomadaire. J'accepte sans trop rechigner de participer à ce folklore religieux d'un ennui mortel car je sais que, à la sortie de l'office, nous prendrons en famille – j'ai deux sœurs et un frère – la direction de la pâtisserie. Là, nous choisirons chacun notre gâteau favori.

J'ai un faible pour les têtes-de-nègre, une grosse meringue ronde recouverte de chocolat. Je sais qu'on ne peut plus appeler ce gâteau de cette façon aujourd'hui, mais cette pâtisserie, et surtout son nom historique, constituent ma madeleine de Proust !

Le déjeuner dominical ressemble à la plupart des repas du dimanche dans les bonnes familles bourgeoises : il est le plus souvent ennuyeux. Mis à part les efforts culinaires de ma mère, les surprises sont plutôt rares. Entrée-plat-dessert : dans l'assiette comme dans les conversations (qui se résument le plus souvent à des monologues de mon père) on sait toujours comment cela commence et comment cela se termine : c'est écrit et c'est immuable. Un double événement majeur va pourtant briser un jour cette pesante monotonie : l'arrivée d'un premier téléviseur à la maison : un beau Téléavia blanc de forme futuriste et surtout, une émission qui fait l'unanimité dans la famille et que nous ne raterions pour rien au monde : *Le Petit Rapporteur*. Le dimanche, à l'heure du déjeuner, le célèbre animateur Jacques Martin devient notre second Dieu et son rendez-vous télévisuel dominical une seconde messe à laquelle j'assiste cette fois avec délectation.

Je redoute d'ailleurs plus que tout l'apparition du générique de fin d'émission. Je sais qu'après lui nous retomberons immédiatement dans la léthargie d'un dimanche après-midi comme les autres dans une bonne famille bourgeoise

de province comme les autres. Après une « bonne petite sieste », la formule préférée de mon père (il me faudra encore quelques années pour comprendre la raison pour laquelle mes parents s'enferment systématiquement à double tour dans leur chambre pour cette sieste du dimanche), nous n'échapperons pas à l'incontournable balade en famille. Elle s'effectue le plus souvent en forêt. Une promenade au cours de laquelle mon père se force, avec toute la maladresse dont il est capable, de jouer au parfait chef de famille. Avec souvent, à la clé, un match de foot familial dont il sortira, tout aussi inévitablement, l'unique grand vainqueur. Non sans avoir fait semblant, l'espace d'un court moment, de nous laisser gagner. Même avec ses enfants, et surtout avec moi son fils aîné, mon père ne veut jamais perdre. Il en va ainsi de l'une des expressions de son autoritarisme maladif.

Parisiens extradés

Mes parents n'ont pas choisi de vivre à Orléans. Ce sont tous les deux de vrais Parisiens qui sont nés et ont grandi dans des arrondissements privilégiés. Ma mère a accepté de suivre son mari auquel on proposait un bon premier job en province. Il en allait ainsi à cette époque où les jeunes femmes de bonnes familles étaient encore essentiellement et logiquement destinées à devenir de bonnes mères de famille. La mienne a donc cessé de travailler pour s'occuper de ses enfants. Elle coche toutes les cases d'une mère exemplaire.

Elle est surtout, et c'est essentiel à mes yeux, une femme merveilleuse. Les gens l'adorent. À juste titre. Tous nous disent qu'elle irradie de bonté et de gentillesse. Elle dégage de plus un charme fou. Ses amis, les proches comme les plus lointains, savent que, auprès d'elle, ils trouveront toujours et à tout moment écoute, attention et réconfort. C'est une femme qui ne vit que pour l'intensité et la qualité des relations humaines.

Chaque individu qu'elle rencontre semble immédiatement être au cœur de ses préoccupations. Je n'idéalise pas. C'est un fait reconnu par tous. Et, comme souvent pour les êtres rares ou exceptionnels, son séjour sur terre va être des plus brefs : 46 ans exactement ! Dont plus de la moitié à partager la vie d'un très séduisant tyran aux yeux bleus dont je sais qu'elle était, malgré toutes ses souffrances et jusqu'à sa mort, profondément amoureuse.

J'ai appris quelques années après son départ qu'en fait ma mère n'en pouvait plus de son mariage et qu'elle avait très sérieusement envisagé de quitter mon père. Elle y a finalement renoncé *in extremis*. Elle est donc restée envers et contre tout, somatisant, j'en suis intuitivement convaincu sans en avoir évidemment la preuve, ses souffrances conjugales par le biais d'un cancer à répétition qui aura mis plus d'une dizaine d'années à prendre définitivement possession de son corps. S'il n'a bien entendu pas porté le coup mortel, je pense en effet que l'autoritarisme exacerbé de mon père

a été le terreau grâce auquel le cancer de ma mère a pu s'épanouir sous les formes les plus diverses. Mon père était profondément amoureux de ma mère. Je crois même qu'il l'adorait, n'ayons pas peur du mot. Mais de cet amour le plus violent psychologiquement et destructeur qui soit !

Voilà pour l'environnement familial d'un petit-bourgeois de province qui, dès son âge de raison, se demande bien ce qu'il est venu faire dans cette vie terrestre.

Il faut dire que tout semble concourir à justifier et entretenir mon introspection existentielle. Mon père en particulier, cet homme étrange dont j'observe le comportement avec un mélange d'admiration, de peur et de dégoût, excelle dans le rôle qu'il interprète dans ce qui m'apparaît n'être qu'une absurde comédie. Ce rôle est une caricature à double tranchant. Autoritaire et tyrannique à la maison avec sa femme et ses enfants et plus particulièrement violent avec le fils aîné que je suis, c'est un homme charmeur et envoûtant dès qu'il part à la conquête du monde extérieur. Pour nombre d'entre eux, les hommes qu'il croise en ville l'admirent et le respectent tant « il en impose ». Aucun notable dans la cité de Jeanne d'Arc ne semble ignorer sa position de pouvoir. Son réseau relationnel s'étend naturellement dans tous les bureaux où se trouvent des décideurs, qu'ils soient locaux, départementaux ou régionaux. Les femmes, de leur côté, ne peuvent être indifférentes à l'allure et au charme de ce très bel homme. Il apparaît en tout point séduisant. Il le